

POUR TOUJOURS

Blanche aimait Raymond.

A vingt ans, orpheline, aînée de jeunes frères, Mlle Blanche de Purlys s'était vouée aux pauvres petits rejets de sa race et pour eux vivait cloîtrée dans le vieux manoir familial, noire demeure perdue au centre des terres qui constituaient leur unique héritage après celui du nom.

Elle vivait là, résignée à toujours y vivre, immolée volontaire aux joies mondaines, mais heureuse encore, puisque son renoncement assurait l'avenir de ceux dont elle s'était instituée la mère.

Blanche suffisait à la tâche acceptée. Le curé du village l'y aidait. Le prêtre soutenait de sa prudence la jeune fille et donnait ses loisirs à l'éducation des orphelins.

Dans sa solitude Mlle de Purlys ne voyait guère qu'une vieille amie de sa mère, Mme d'Armeilh, veuve d'un gentilhomme qui avait risqué tous ses capitaux dans la création de verreries. Le digne homme en attendait grand avenir, quand, brusquement, le surprit la mort.

Il laissait un fils unique, Raymond, jeune officier du génie ; celui-ci n'hésita pas à briser une carrière prise par vocation pour accourir à l'appel de sa mère et recueillir l'œuvre paternelle. Il ne mit point en balance avec son devoir nouveau ses espérances de naguère. Raymond obéit à l'amour filial, au culte dû à l'homme qui lui léguait son œuvre, son honneur à sauvegarder.

Ames de sacrifice et de volonté, Blanche et Raymond invinciblement s'attirèrent. Une sympathie spontanée les lia sans qu'ils eussent le soupçon d'une espérance plus tendre. Leur devoir dans la vie, leur consécration à ceux pour lesquels ils luttèrent semblaient leur dénier tout droit à l'amour.

Inconsciemment déjà ils s'aimaient.

Longtemps ils l'ignorèrent.

Malgré les efforts de Raymond, ses affaires périlliciaient. Certes M. d'Armeilh n'avait point entrepris son industrie sans éléments de réussite, mais l'éloignement du lieu de production et de toute voie ferrée exigeait des frais de transport qui ne permettaient pas de lutter avec la concurrence des fabriques mieux situées.

Les sombres préoccupations creusées en rides persistantes sur le front du jeune homme émuèrent Blanche et l'affligèrent, car elle n'osait aborder, avec lui, le sujet de ses peines, ni en adoucir les soucis.

Elle se surprit à penser : " Que ne suis-je sa sœur ? Je serais sa confidente, sa consolatrice ; sa mère le méconnaît, lui imputait l'insuccès dans la foi superbe en son mari. Raymond souffre doublement dans sa fierté et dans son cœur... Oh ! oui, être sa sœur ; il m'aurait pour l'aimer...
Ce mot la foudroya.

— Mais je l'aime !...

Elle voulut s'en défendre, mais plus évident s'imposa son amour. Alors, elle se jura le silence et son âme forte rassurée par ce serment, elle connut la joie secrète de chérir Raymond, de contenter sa tendresse simplement en parlant de lui devant Dieu.

Ah ! alors, il était sien, quand elle s'agenouillait et offrait au holocauste tout bonheur pour obtenir celui du seul Aimé !...

Et cependant ce bonheur ne serait pas son œuvre.

Seule, un soir, ses petits frères couchés, Blanche, au coin du feu, rêvait, et parmi les braises scintillait son rêve. Son cœur trop comprimé de tendresse s'essorait vers le bonheur qu'un regard de Raymond lui avait entr'ouvert, car, sans aveu de leurs bouches, leurs âmes s'étaient comprises, prises et données.

La servante ouvrit la porte. Raymond apparut.

Blanche s'effara, angoissée, espérante :

— Vous !...

Le jeune homme se roidissait, très pâle ; enfin, il parla, la gorge contactée :

— Je viens vous dire adieu.



OPERA DE FAUST. — L'OFFRE DES CADEAUX A MARGUERITE

— Vous partez ?...

— Je pars.

— Pour loin ?... pour longtemps ?...

— Pour toujours !

Le désespoir de Blanche jeta un appel éperdu :

— Raymond !

— Je m'expatrie. Je suis ruiné. Ma mère connaîtrait la misère si je refusais la place qui m'est offerte... aux Indes.

— Oh ! gémit la pauvre enfant... et ses yeux se noyèrent de larmes.

— Blanche ! Blanche ! éclata Raymond, en s'agenouillant devant elle, vous savez bien que si le succès eût répondu à ma volonté, rien ne nous aurait séparés, car vous savez que je vous aime ! Hélas ! je me dois à ma mère ! Ne brisez pas mon courage ; vous qui vous êtes sacrifiée à vos frères, vous êtes digne de me comprendre...

Blanche sanglota :

— Oui, j'avais renoncé à la joie d'être aimée, d'être heureuse par vous, mais non à ne plus vous voir.

— O mon aimée !... s'écria le jeune homme, les bras élargis, oubliant tout dans l'extase d'un tel aveu.

Puis il lui baisait les mains.

— Non, non, partez ! dit-elle ; partez !... j'ai peur !...

— Blanche !...

Mais la jeune fille était debout et maîtrisait son cœur.

— Restons dignes de nous ; fils, vous devez être à votre mère ; sœur, j'ai adopté mes frères orphelins ; il nous séparent. Adieu, dites-moi adieu !

Raymond s'insurgea :

— Assez de sacrifices !... Nous nous aimons !... Qu'importe qui n'est pas nous ?

Blanche l'éloigna d'un geste.

— Egoïste, je ne vous aimerais plus.

— Pardonnez-moi ! Je souffre tant ! Faut-il que ce soit moi qui l'aie voulu ?...

— Il le faut. Partez !

— Si je pars, c'est pour toujours.

Elle chancela, mais répéta, la voix subitement dure :

— Partez !

Il secoua le front, voulut lui prendre les mains. La jeune fille eut un recul ; sa face sévère trahit la fierté blessée.

Raymond se courba, recula : sur le seuil il hésita encore ; mais le geste de Blanche le repoussait toujours. Brusquement, il s'enfuit, d'une course désespérée.

Celle qui restait écouta les pas s'éteindre, l'oreille tendue pour en retenir les échos derniers. Tout bruit mourut derrière la plainte de la porte close. Alors, Blanche, à genoux devant les bras ouverts du Crucifié, tendit ses bras implorants. Sa bouche était sans prière, seule hoquetait sa douleur :

— Pour toujours parti !... pour toujours aimé !... pour toujours... pour toujours !...

GEORGES DE LYS.

Si la mode consistait à ne pas s'embrasser, combien peu de filles consentiraient à la suivre ?

C'est une noblesse que de pouvoir être déçu. — R. DOUMIC.